

En ce temps-là, j'étais complètement malheureux. Dans ma vie j'avais tout faux, j'avais tout raté. J'étais seul. Je l'avais compris tout à coup, par une nuit de pluie battante où je n'arrivais pas à dormir, et ça m'avait anéanti. Il n'y avait pas de liberté autour de moi, il n'y avait pas d'amour. Tout n'était qu'aridité, asservissement, vide, la vie ressemblait à la mort.

Le pays où je vivais était foutu, le monde entier était foutu. Il n'y avait que des structures s'affrontant pour sucer ce qui restait de la moelle du monde. La vie tout entière était sous la chape de la mort. Hommes et femmes perpétuaient le mensonge de l'amour. Ils déambulaient en brandissant l'étendard de leurs visages morts. Ils bâillaient dans les rues, démesurément. Regarder dans leurs bouches béantes, c'était comme se pencher sur des latrines pleines de merde morte.

Je m'étais séparé de tout et de tous. J'avais coupé tous les liens. J'avais jeté le monde derrière moi. Quitte à être seul, autant être seul tout seul. J'étais sorti de la route, j'avais déraillé. Inutile de dire les choses que j'avais faites, où j'avais fini, je ne suis pas tenu de le faire. Le temps changeait, la lumière changeait. Mais je ne voyais rien. J'avais en somnambule dans une forêt de corps morts.

L'été était arrivé. La ville où je vivais commençait à se vider. Les gens chargeaient leur voiture dans la nuit et s'enfuyaient. Mais moi je ne savais pas où aller. Je n'avais envie de rien. Je marchais sur les trottoirs au goudron ramolli par la chaleur et je n'éprouvais que le vertige d'être seul tout seul au lieu de

l'être au milieu des autres, après que mon esprit s'était ouvert et que j'avais compris comment allaient vraiment les choses.

La nuit je restais les yeux grands ouverts dans l'obscurité, sans pouvoir dormir. Arrivaient seulement, de temps en temps, de soudains moments de brume et d'absence, qui n'étaient ni la veille ni le sommeil, mais comme des évanouissements dont je me réveillais en sursaut, le cœur battant.

Un matin, après une nuit passée éveillé, évanoui, j'ai rempli pêle-mêle mon sac à dos, j'ai ratissé dans le tiroir l'argent salement gagné les derniers mois, j'ai pris ma voiture et je suis parti, comme ça.

La ville était encore déserte. Je ne savais pas où aller. Je n'avais envie d'aller nulle part. Je bâillais et je conduisais. Les feux orange s'allumaient et s'éteignaient, ça et là, pour personne, pour rien, et moi je n'entendais que le bruit de mes mâchoires qui craquaient à chaque bâillement. Les rues de la ville étaient vides, le monde tout entier était vide. J'ai pris des rues plus larges, surélevées. Puis les bretelles courbes de l'autoroute. J'ai continué à rouler, sans but. Je m'arrêtais parfois pour faire le plein et pisser. Les chiottes des stations-service, la puanteur qu'il y a dans les corps.

J'ai conduit un millier de kilomètres dans un état de demi-sommeil. Je me suis arrêté dans une station balnéaire. J'ai garé la voiture en face d'un hôtel. J'ai porté mon sac dans la chambre qu'on m'a donnée. Du balcon, j'ai regardé dehors les corps de chair allongés au soleil sur le sable brûlant. Et aussi l'eau mollasse où jambes et bras s'agitaient frénétiquement dans les réverbérations de la lumière.

Je suis resté à cet endroit une quinzaine de jours. Je mangeais tout seul. J'entrais dans la mer tout seul, au milieu de tous ces corps qui faisaient vibrer l'eau autour du mien. Je croisais parfois des regards, mais je ne les voyais pas. J'étais sonné par la découverte de la catastrophe de ma vie. Je passais

avec mon corps parmi les corps des autres. Il y en avait qui prenaient le soleil jambes ouvertes, pour bronzer même entre les cuisses. Je distinguais à peine, évidente sous le voile du maillot de bain, l'entaille de leur chair sexuée, comme une blessure tuméfiée. Je ne voyais rien. Je n'éprouvais que du tourment pour toute cette chair de femme et pour toutes ces blessures entrouvertes. Devant une jeune femme venue de quelque pays lointain, qui marchait le soir dans la salle à manger de l'hôtel en maillot de bain et sur de très hauts talons qui cambraient son corps, je me demandais confusément : « Est-ce qu'il éprouve le même tourment face à la femelle de son espèce le faucon qui vole dans le ciel sans battre des ailes, ou les animaux qui vivent dans leurs tanières sur les montagnes, dans les décharges, ou le chien maigre aux yeux chassieux et accablé de mouches, la chenille poilue, le serpent, le cheval couvert de sueur et d'écume, l'insecte ailé au corps caréné muni d'antennes, quand il voit briller au soleil la surface iridescente de la femelle qui vole vers la bouche déchirée des fleurs ? »

Parfois j'allais me baigner tout seul, sur des petites plages isolées où il n'y avait personne. J'y arrivais en voiture au long de ces virages lents où de temps à autre surgissait l'éblouissante apparition de la dalle marine. J'arrêtais la voiture, je descendais à pied sur des sentiers envahis d'une végétation dure et épineuse. Je me déshabillais, je me couchais sur le sable brûlant. Je pénétrais dans l'eau, je nageais un moment vers le large, je faisais la planche sur le ventre, le visage plongé dans la bouillie chaude de la mer. Je revenais m'écrouler sur la petite plage déserte, face à la déclivité de l'eau. Son éclat gélatineux traversait le voile de mes paupières fermées tandis que je restais ainsi, hors d'atteinte, seul, hébété.

Le siège de la voiture était brûlant, quand je revenais m'y asseoir. Je devais conduire en ne touchant le volant que par

intermittence et à des endroits toujours différents, pour ne pas me griller les mains. La sueur trempait instantanément tout mon corps dans la conque du siège, et coulait sur mon front, je devais passer sans arrêt ma main sur les yeux pour voir où j'allais alors que je roulais au long des lacets éblouis de lumière, on apercevait parfois au bord de la route, au milieu des buissons couverts de poussière et dans les maigres bosquets desséchés, de minuscules incendies circonscrits et immobiles, de petits ronciers qui avaient soudainement pris feu, des zones de végétation qui s'enflammaient comme par magie, çà et là, sous l'éclat du ciel.

J'avais l'impression d'en voir de plus en plus. Aux mêmes endroits, les mêmes buissons desséchés, immobiles, continuaient à brûler comme si le feu ne consumait jamais la matière à l'intérieur. Et d'autres s'embrasaient, çà et là, à de nouveaux endroits, petites taches de broussailles mais aussi zones où la terre dépourvue de végétation semblait s'enflammer par combustion interne.

Je rentrais dans ma chambre. Je baissais le store. J'enlevais mon maillot de bain humide, et alors j'apercevais mon corps nu et sexué dans la glace. Je me changeais. Je me jetais sur le lit. Je restais comme ça un moment, sur le ventre, dans la pénombre de cette chambre étrangère, avant de descendre dans la salle où je mangeais à une petite table isolée près de la porte de la cuisine, seul, tandis que du dehors arrivait atténuée la rumeur des voix et des corps étendus sur le ventre dans la mélasse de la mer.

Et les jours suivants aussi, j'avais toujours l'impression de voir s'allumer de nouveaux feux le long des lacets. Personne ne disait rien, pas même pendant les repas quand les clients de l'hôtel étaient tous réunis dans la salle à manger. Je n'entendais personne parler de ça. Sans doute parce que, à quelques endroits où le maquis flambait, il y avait depuis deux ou trois

jours des hommes qui surveillaient le feu. Ils le surveillaient, c'est le mot, au sens où ils l'observaient de près sans rien faire du tout pour l'éteindre. Ils ne semblaient pas inquiets, ils se contentaient de rester debout non loin des flammes et de les fixer du regard en silence sans la moindre expression. Il y avait même, à un endroit, un homme bedonnant couché sur le côté, tout près d'une motte qui brûlait, tenant sa grosse tête relevée dans la paume de sa main. Et il scrutait presque avec tendresse la terre nue qui fumait et brûlait au creux de son corps replié, comme s'il la veillait et la nourrissait en son sein.

Dans l'hôtel, mais également dans les autres hôtels qui se trouvaient, çà et là, aux abords des lacets, nul ne manifestait quoi que ce soit, ou peut-être que personne n'abordait le sujet simplement par peur de faire mauvais effet en l'évoquant. Aucun signe d'agitation, aucune alarme. Dans la salle à manger, tout le monde dînait tranquillement, les jeunes filles et les femmes descendaient toujours en maillot de bain, même le soir, allaient prendre place à table avec une lenteur exaspérante, passant entre les chaises en comprimant leurs corps fendus. L'une d'elles me regardait, me semblait-il parfois, moi qui mangeais tout seul, mais au milieu de tous ces regards, je ne devinais pas qui c'était, je ne la voyais pas. Elles introduisaient la nourriture dans leur bouche, la mâchaient en bougeant toute la partie molle de leur museau, de leurs lèvres. Moi, je ne voyais rien, je ne les voyais pas, j'avais seulement la perception de la nourriture fracassée par leurs dents qui descendait le long du canal humide de leur œsophage et puis dans la poche suintante de l'estomac et puis dans les anses fétides de l'intestin et puis encore plus bas, vers le fond aveugle de leur corps troué.

On commençait à sentir l'odeur âcre du feu, au long des lacets et même quand on restait à la fenêtre de sa chambre. En passant avec ma voiture, je voyais que les petites zones

incendiées s'étaient étendues, et aussi que certaines taches de feu s'étaient unies en un seul front, qui s'enflammait et progressait dans l'éclat noir et aveuglant du jour. Et des endroits où, juste au bout d'un virage, on se trouvait face à un mur de feu qui léchait la route de part et d'autre, il fallait alors passer au milieu en retenant sa respiration. Aussitôt après, on avait l'impression que tout était à nouveau éteint, tranquille. Le paysage était celui de toujours, la lumière éblouissante. Mais deux ou trois lacets plus tard, on se retrouvait une nouvelle fois à passer à travers une autre barrière de feu, et le maquis et les rares buissons couchés et desséchés qui s'élevaient vers les crêtes étaient de plus en plus tourmentés par les flammes.

Je restais un moment sur le petit balcon devant la porte-fenêtre, la nuit, avant de me coucher. D'où je me trouvais, tourné vers la mer noire que piquetaient les petites lumières des barques des pêcheurs de calmars, immobiles et comme suspendues dans le vide, on ne voyait pas le feu, et pourtant il me semblait que du côté de la montagne arrivait un léger vacarme. Je me jetais sur mon lit, nu dans la canicule, seul, sans drap, sans oreiller. Je changeais continuellement de position, à la recherche des zones qui n'étaient pas encore trempées de sueur. Au cœur de la nuit, j'étais parfois tiré d'un état de demi-sommeil ou de brefs sommeils semblables à des évanouissements par un cri de femme incontrôlable et déchirant, jailli du creux d'un corps amené de façon répétitive et implacable jusqu'à l'orgasme.

Je me réveillais tôt, si c'était un réveil. Je montais dans la voiture, restais un moment immobile au volant et je démarrais. Je laissais aller l'auto en descente, au point mort, le long des lacets de plus en plus envahis par le feu, jusqu'à un endroit de la route qui surplombait une petite plage. Déjà de longues branches sèches traversaient la route de part en part comme des lanières de feu. Les broussailles desséchées,

les ronciers isolés, les buissons, la terre nue carbonisée, mais aussi les grands eucalyptus, flambaient et craquaient, et des myriades de petites feuilles voletaient, racornies et embrasées. La montagne crépitait et brûlait, le front du feu s'élargissait de plus en plus, s'emparait de tout. Mais il y avait toujours, dans ces brefs espaces que les flammes n'avaient pas encore attaqués, que la fumée n'avait pas encore envahis, ces hommes bedonnants qui regardaient fixement le feu, de près, en silence, immobiles comme des statues.

Entre-temps l'hôtel se remplissait de plus en plus, car la haute saison avait commencé. La salle à manger était toujours plus envahie de corps tout frais lavés et encore parfumés et hydratés. La mer et la plage, en face, étaient de plus en plus saturées de chair insouciant et fendue, comme si la présence de ces hommes silencieux et bedonnants qui observaient sans sourciller la progression du feu donnait l'idée que tout était sous contrôle.

Mais une nuit, alors que pour la première fois j'étais plongé dans un sommeil profond, j'ai été réveillé par un furieux claquement de portes et par un tumulte de pas dans les couloirs et dans les escaliers.

J'ai sauté du lit. J'ai couru vers la porte, que j'ai à peine entrebâillée, car j'étais nu, et j'ai passé la tête pour regarder.

Le couloir était plein de gens qui couraient à moitié nus ou en peignoir, leur maillot de bain enfilé en toute hâte laissait voir les zébrures blanches de leurs corps.

— Le feu! Le feu! criaient-ils tous, comme s'ils avaient pris conscience soudainement et en pleine nuit, que les flammes avaient gagné toute la côte.

J'ai mis en vitesse un t-shirt, un pantalon et des chaussures. J'ai attrapé les clefs de la voiture. J'ai couru dehors, dans le couloir encombré de gens qui fuyaient, ils frappaient de la main la porte fermée de l'ascenseur et dégringolaient l'escalier

de service. Il y avait des enfants réveillés en sursaut qui pleuraient et refusaient de bouger, une fille qui courait pieds nus en s'agrippant au bras tatoué d'un homme au maillot énormément gonflé sur le devant, signe qu'un instant avant de s'enfuir de sa chambre, il était encore enlacé à la fille, voire à l'intérieur de son corps.

— Pourquoi faut que je coure? On va où? Moi je dormais bien! pleurnichait un enfant, nu-pieds, soulevé à bout de bras par ses parents qui couraient.

— Ça brûle partout! entendait-on crier des autres étages, d'où provenait un bruit de course qui faisait trembler tout l'hôtel.

L'ascenseur était revenu à l'étage. Une grappe de gens s'était jetée dedans en criant et en repoussant ceux qui s'obstinaient à vouloir entrer à tout prix. Je me suis lancé dans l'escalier de service envahi de corps à moitié nus qui fuyaient, criant et bousculant les autres corps pour se frayer un passage.

Je suis arrivé au rez-de-chaussée, j'ai traversé le hall plein de gens tout dépeignés et hurlants. J'ai bondi dehors. J'ai regardé autour de moi. Tout le ciel, l'allée qui menait à la route et le parking aux voitures prises d'assaut, étaient éclairés comme en plein jour, comme si on avait allumé des projecteurs. Mais ce n'étaient pas des projecteurs, c'était l'éclat du feu qui dévorait toute la côte.

Je me suis mis à courir vers ma voiture, dans la cohue des corps qui toussaient à cause de la fumée, qui hurlaient et se bouscullaient. Je me suis jeté dedans, me glissant par l'interstice de la portière entrebâillée, au milieu de l'amas de véhicules qui pressaient de toutes parts. J'ai démarré. Je manœuvrais entre les autres véhicules affolés qui se coupaient la route et se heurtaient et se télescopaient pour être les premiers à sortir. On entendait des cris, des quintes de toux, des bruits de tôle et de vitres et de rétroviseurs cassés, dans l'éclat des phares et du feu.

Certaines autos avaient déjà réussi à s'engager dans l'allée qui menait vers la sortie. Déjà une colonne fonçait vers l'extérieur, moteurs emballés et, allez savoir pourquoi, en klaxonnant follement, sans répit, signe que les conducteurs écrasaient leur klaxon à pleines paumes sous l'effet de la tension nerveuse.

— Aux falaises! Aux falaises! criait, il m'a semblé, de quelque part, le personnel de l'hôtel.

Je me suis lancé à mon tour dans l'allée, au milieu de la colonne de voitures qui démarraient brusquement, portières encore ouvertes. Les gens les refermaient de l'intérieur, dans un enchevêtrement de bras et de jambes, et aussitôt après ils les rouvraient pour attraper quelque chose ou quelqu'un qui était resté à l'extérieur. Ça bouchonnait dans l'étranglement qui conduisait vers la sortie. À nouveau des cris, des bruits de klaxons frappés de la main, du poing. Entre-temps, d'autres gens ne cessaient de bondir hors de l'hôtel, les yeux exorbités, portant des sacs à main, des sacs de voyage, des sacs de plage, des sacs à dos, des sacs à bandoulière, et puis ils couraient vers l'enchevêtrement des voitures qui se pressaient les unes contre les autres.

Tout à coup un passage s'est ouvert, je m'y suis précipité, en faisant rugir le moteur.

Je suis arrivé à la sortie, j'ai mis le nez dehors. J'ai regardé.

Tout n'était que feu. La route passait au milieu des flammes. La montagne n'était qu'une torche et les voitures fuyaient dans un tunnel de feu.

Je me suis mis à foncer, moi aussi, au milieu des flammes qui léchaient les côtés de la voiture et de la fumée dense qui passait même par les vitres fermées, dans la file de voitures qui avançaient par à-coups et se tamponnaient, en direction d'une zone rocheuse et sans végétation à quelques kilomètres de l'hôtel. Par endroits le feu bouchait le passage, apparaissant